



© Photos : Juliette Ranck - Conception graphique et illustrations : [www.aksel-creas.com](http://www.aksel-creas.com)

# 8 FOIS DEBOUT

un film de Xabi Molia



UFO Distribution présente  
une production Moteur S'il Vous Plaît et Rouge International

FESTIVAL PREMIERS PLANS D'ANGERS - Sélection Officielle  
FESTIVAL DE SAN SEBASTIAN - Compétition Officielle  
FESTIVAL DE TOKYO - Prix d'interprétation féminine

JULIE GAYET & DENIS PODALYDÈS  
**8 FOIS DEBOUT**  
un film de Xabi Molia

**SORTIE LE 14 AVRIL 2010**

France - 35mm couleur - 1.85 - 1h43 - dolby SRD - Visa d'exploitation n° 120.379

**DISTRIBUTION**  
**UFO Distribution**  
21 rue Jean-Pierre Timbaud - 75011 Paris.  
Tél. : 01 55 28 88 95 / Fax : 01 55 28 88 97  
ufo@ufo-distribution.com

**PRESSE**  
**Laurence Granec et Karine Ménard**  
5 bis rue Képler - 75116 Paris  
Tel : 01 47 20 36 66 / Fax : 01 47 20 35 44  
laurence.karine@granecmenard.com

**STOCK COPIES ET PUBLICITE**  
**Distribution Service**  
24, route de Groslay - 95200 Sarcelles

Photos et dossier de presse sont téléchargeables sur [www.ufo-distribution.com](http://www.ufo-distribution.com)



**Elsa vit de petits boulots et cherche à décrocher un véritable emploi, pour pouvoir obtenir la garde de son fils. Mathieu, son voisin de palier, enchaîne lui aussi les entretiens d'embauche avec un art consommé du ratage. Leur situation est de plus en plus précaire, mais tous deux s'efforcent de rebondir dans un monde qui ne semble pas fait pour eux : « Sept fois à terre, huit fois debout » ?**



## ENTRETIEN AVEC XABI MOLIA



**Vous êtes l'auteur de plusieurs romans, qu'est-ce qui vous a amené au cinéma ?**

Je suis persuadé que j'écirai toute ma vie, j'espère que je ferai d'autres films, mais je me définis d'abord, même si je ne suis pas sûr que ce soit un métier aux yeux du Pôle Emploi, comme un raconteur d'histoires. Ce qui m'a amené à tourner un film, c'est la conviction que les récits requièrent des supports d'expression différents. Certaines de mes histoires ont vraiment besoin de la littérature pour être racontées. Et je sens que d'autres ne pourront pas prendre forme sans le cinéma. Je ne saurais pas, par exemple, écrire un roman dont l'intrigue se déroule en pleine nature, dans un monde sauvage. Les mots me manqueraient, et ça me paraîtrait très fabriqué. Alors que le cinéma, dès qu'il est dans la nature, dans l'errance, me passionne. Depuis le début, pour moi, Elsa - mon personnage principal - c'est un visage, un corps qu'on accompagne. Il fallait que je le voie, que je le rende visible.

**Lorsque le film débute, Elsa a déjà eu une vie sentimentale, un enfant, sans doute du travail. Qu'est-ce qui fait que le mécanisme s'est cassé ?**

J'avais envie de mettre en scène une femme qui se bat dans un monde pas forcément fait pour elle. Un personnage confronté à des difficultés très actuelles qui peuvent se présenter à tous. Je voulais filmer ces modes de vie, ou de survie, très vulnérables, dont on sait qu'ils peuvent se dérégler au moindre accident. Beaucoup de gens sont à l'abri, non pas de l'accident, mais de ses conséquences. Si ça se passe mal, des réseaux de solidarité, la famille, les amis, interviennent. Alors qu'Elsa est toute seule. Elle n'est pas protégée. Du coup, pour elle, la vie peut basculer à tout moment.



**Elle ne ressemble en rien  
aux stéréotypes de la femme déchue,  
en rupture de ban.**

J'ai voulu travailler sur une fragilité existentielle plus que sur une position sociale. Parler de ce sentiment de précarité qui se diffuse désormais dans presque toutes les couches de la société. Beaucoup de gens connaissent ces angoisses : peur



de la perte d'emploi, du domicile, et volonté, malgré tout, de sauver les apparences. J'ai réalisé d'abord un court-métrage, **S'éloigner du rivage**, dont le film est inspiré, mais qui est beaucoup plus sombre, marqué par une volonté naturaliste. Et puis je me suis dit que ce travail-là, ce n'était pas le mien. Il faut passer du temps sur le terrain, enquêter, revendiquer un premier degré, aussi, et je n'ai pas ce tempérament. Cependant, j'ai grandi avec le spectre du chômage de masse, qui nous apparaissait comme une sorte de maladie honteuse. Je suis né dans un milieu plutôt protégé, mes parents me disaient que ça ne me concernait pas. Mais l'incertitude frappe partout, je la ressens même chez des amis

qui ont fait de longues études. Et j'ai pensé qu'il fallait, en trouvant ma manière, que j'arrive à parler de ça, de ces moments de l'existence où chacun risque de décrocher.

**Ce qui est frappant, c'est la subtilité  
de l'évolution d'Elsa, qui avance par  
petites touches presque imperceptibles.**

Je voulais qu'on voie le personnage d'Elsa progresser, mais en suivant une trajectoire vraisemblable, faite de renoncements, d'allers-retours entre des attitudes contraires, et aussi de résistance, d'indiscipline. Elsa se pose en fait la question du compromis : jusqu'à quel point faut-il se renier pour trouver une place ? Jusqu'où mentir et s'adapter pour se faire accepter ? Et je voulais aussi éviter un happy end intégral, dans lequel tout converge vers le bonheur, tout se résout miraculeusement. À la fin de **huit fois debout**, Elsa n'a pas forcément trouvé sa place, elle ne s'est pas transformée en gagnuse. Mais elle n'a plus honte d'elle-même. Le bonheur ne passe pas ici par le changement de statut, ni par la modification des apparences, mais par un déplacement interne qui fait qu'à travers ce qu'Elsa a vécu, elle a réglé son rapport à soi et son rapport aux autres, notamment à son fils.

**C'est aussi un film qui oscille entre  
plusieurs univers, dont des aspects  
de comédie. Ce mélange de genres n'est  
pas une spécificité très française...**

Pendant longtemps, je ne me suis pas vraiment intéressé au cinéma français







contemporain. J'étais plus attiré par des films venus d'ailleurs, des cinéastes de la sobriété, iraniens, japonais... et aussi par un certain cinéma américain qui refuse un partage trop tranché entre des genres donnés. Je pense à des films récents comme **Half Nelson** ou **Les Berkman se séparent**, qui sont des drames avec une texture de comédie. Au cœur des situations les plus désespérantes se loge toujours quelque chose de dérisoire et de potentiellement drôle. Je n'avais pas envie de renoncer à ce mélange. Parce que c'est de cette façon que je m'en sors dans la vie : quand il m'arrive une catastrophe, je me dis « Bon, mais au moins, quand je le raconterai, ce sera marrant ».

**On pourrait facilement définir les personnages d'Elsa et de Mathieu comme des ratés, pourtant le regard que le film porte sur eux est d'une grande humanité, d'une grande tendresse.**

J'aime les losers. Il y a en eux (je devrais

dire en nous, parce qu'on se sent tous bien souvent membres de la confrérie) des choses qui me plaisent depuis toujours. Tout loser a envie de sortir de son état et cette ambition est déjà source de récit. Mais en même temps, les « beautiful losers » ont en eux quelque chose qui résiste, une obstination à être « en dehors », à faire les mauvais choix, parfois en connaissance de cause.

**Est-ce à dire qu'en fait ceux que la société considère comme des « ratés » n'en sont pas ?**

Il y a des hommes et des femmes qui sont profondément des victimes, qui évoluent dans un univers au départ tellement hostile que c'est horriblement compliqué pour eux de s'en sortir. Mais il existe aussi des gens qui vivent une forme d'échec dans

lequel se formule une manière de résistance. Le personnage de Mathieu est plus explicitement dans cette situation : il essaie lui aussi de s'intégrer, et en même temps il éprouve un bien-être dans sa marginalité. Je voulais que la perception de Mathieu puisse évoluer au cours du film, qu'il devienne séduisant dans le regard d'Elsa. Mathieu connaît une sorte de métamorphose, discrète. Dans la forêt, qui est l'un des lieux contemporains du déclassement, lui, il se trouve plutôt bien. Et il devient une sorte d'homme des bois, adapté à cet environnement nouveau.

**Huit fois debout est rythmé pas des entretiens d'embauche invariablement catastrophiques et en même temps extrêmement drôles.**

J'ai toujours eu une fascination pour ce rituel de l'entretien d'embauche. C'est quelque chose de très cinématographique : un moment de comédie où chacun est installé dans un rôle mais où pourtant personne n'est dupe. Je voulais voir comment les rôles peuvent se fissurer, autant chez la personne interrogée que chez celle qui interroge. La DRH, par exemple, pendant l'entretien d'Elsa qui se passe le plus mal, est dans une forme d'inflexibilité ; on sent en même temps qu'elle est contrainte par sa fonction à une dureté qui n'est pas la sienne. Ce décrochage entre ce qu'on est et ce qu'on doit avoir l'air d'être crée, chez mes personnages, un mensonge permanent.



**Elsa passe en effet beaucoup de temps à mentir. Et elle semble désarmée quand elle doit dire la vérité.**

Le langage de l'intime est ce qu'elle maîtrise le moins. Elle s'est construit une capacité minimale à dialoguer avec les autres, à leur présenter ce qu'ils attendent d'elle, parfois même à les manipuler. Elle est capable de produire le bon mensonge au bon moment, et puis, lorsqu'elle est touchée, dans ses rapports amoureux, dans ses désirs, elle se trouve démunie. Dès qu'elle doit parler d'elle-même, elle est désemparée et les mots se dérobent. Je crois qu'on ne sait pas trop ce qu'il faut penser d'Elsa. Parfois on compatit, parfois au contraire on ne peut pas car elle se comporte trop mal. J'aime bien l'idée qu'un personnage échappe au jugement.

**La question du travail prend une place importante dans la vie des personnages et pourtant il est évident que leur bonheur ne passe pas par là. Est-ce une manière de rejeter le discours ambiant sur la valeur travail ?**

Ce discours sur la France qu'il faudrait « remettre au travail » est tenu par des gens qui travaillent finalement assez peu, qui vivent dans l'aisance. Ils sont intimement convaincus qu'il faut que la France travaille, mais « la France », c'est trop souvent les autres. Malheureusement, pour beaucoup de gens, le travail c'est le temps qu'on doit perdre à gagner de l'argent pour s'offrir quelques moments agréables. J'ai toujours eu une aversion profonde pour le monde de l'entreprise,

très oppressant à mes yeux : les rapports hiérarchiques, les mêmes têtes chaque jour, les conversations mornes au déjeuner, je crois que ça me paniquerait ! De nos jours, il y a une forme de normalité sociale qui passe par le travail. Et une incompréhension devant des gens qui sont dans le refus de cette norme et de la pression très forte qu'elle exerce sur chacun d'entre nous. Les personnages de mon film connaissent l'impératif de trouver un emploi, cependant c'est un impératif qui ne recoupe jamais leurs désirs. L'objectif, pour eux, c'est de sauver les apparences. Or, à partir du moment où une personne essaie d'avoir l'air intégrée, elle produit de la fiction, une distance se crée de soi à soi. Cette distance peut conduire au mensonge, au malentendu, et à la comédie.



**Comédie, drame, étude psychologique... Est-ce que *Huit fois debout* n'est pas aussi une histoire d'amour ?**

J'adore les vieilles comédies romantiques hollywoodiennes, ces histoires parfaites où deux êtres faits pour s'aimer surmontent les obstacles et finissent par se retrouver. Dans **Huit fois debout**, l'histoire d'amour





est sans cesse désamorcée parce qu'Elsa n'est pas disponible pour la vivre, ce qu'elle dit à Mathieu. Elsa et Mathieu sont deux personnages à la fois proches et pas tout à fait sur la même longueur d'onde. Ils n'arrêtent pas de se rater. C'est aussi ce qui m'intéressait : ces moments de vie où on est seul, peut-être parce qu'on est malchanceux, mais aussi parce qu'on n'est pas disposé à être avec les autres. Elsa est un personnage au départ fuyant, sur la défensive, mais qui va trouver à un moment donné la force de « revenir ».

**Quand ils perdent leur logement, Elsa et Mathieu vivent dans une forêt, mais vous filmez cette dérive de manière très poétique et élégiaque.**

Ça vient pour moi d'une envie forte de cinéma, celle de filmer des personnages dans des paysages, d'inscrire des corps dans les grands espaces. J'aime beaucoup **Last Days** et **Gerry** de Gus Van Sant ou encore **Old Joy** de Kelly Reichardt. Et puis cela vient aussi d'une envie héritée sans doute de mon enfance dans le Pays Basque, de cette vie de grand air et de randonnées que j'ai connue là-bas. J'ai découvert un peu par hasard que beaucoup de gens vivent en forêt à la lisière de Paris. Ils ont la possibilité de récupérer un territoire, de s'organiser. Durant l'écriture du film, j'ai rencontré dans les bois un ancien légionnaire, parfaitement adapté à cette vie, qui avait un monde très construit. On a essayé de faire des démarches pour qu'il trouve un foyer mais on a senti que ça bloquait, qu'il ne voulait pas. Dans mon film,

la forêt est un lieu où pourrait s'élaborer une contre-société, un monde alternatif où existe la possibilité de vivre mieux. Mathieu fait d'ailleurs cette proposition à Elsa. Et elle éprouve la tentation de tout quitter pour un milieu où elle pourrait se sentir en harmonie. Mais rester dans la forêt, ce serait renoncer aux autres. Et parmi ces autres, il y a son fils.

**Elsa est aussi un personnage de mère qui ne sait pas comment s'y prendre, qui ne sait pas comment être mère.**

Dans notre société, la « mauvaise mère », est impardonnable, beaucoup plus que les pères défaillants. Ça se sent bien d'ailleurs dans la sévérité avec laquelle certaines femmes sont traitées dans les affaires judiciaires. Cela relève là aussi du statut : se conformer à des attentes, des exigences. Elsa est dans une double défaillance, professionnelle et familiale. Quand on a travaillé sur les origines du personnage, Julie Gayet me disait qu'elle imaginait qu'Elsa avait connu le syndrome du baby blues de manière aiguë, à cause de son incapacité à endosser son rôle de mère. On a travaillé à partir de ça, de cette origine secrète. Elsa n'arrive pas à se conformer à ce rôle social de la mère responsable et prévoyante. Mais de nos jours, on n'a pas le droit de douter que c'est formidable d'avoir des enfants, que c'est épanouissant. Elsa, elle, ne sait pas comment dire qu'elle aime son fils.

**Comment s'est constitué le couple Julie Gayet / Denis Podalydès ?**

À l'origine du film, il y a mon court-métrage, **S'éloigner du rivage**, dans lequel jouait Julie et où s'esquissait le personnage d'Elsa. On a eu envie d'aller plus loin avec ce rôle. Mais nous l'avons fait en changeant de tonalité, et en optant pour un registre à la fois grave et amusé, dans un entre-deux qui nous ressemble davantage. Pour Mathieu, j'avais envie d'un acteur qui puisse jouer la marginalité, mais une marginalité très consciente, à la fois jouissive et intellectuelle, ce que Denis a apporté. J'avais aussi envie de travailler sur des choses qui sont propres à son énergie, ce côté « monologuiste » délirant. D'ailleurs, la séquence « du doute » a été rajoutée sur le tournage, après une première scène d'entretien qui nous plaisait beaucoup. Et puis, plus secrètement, je crois que je voulais aussi bousculer l'image habituelle de Denis et le transporter en pleine nature, pour en faire un homme des bois. Julie m'a soufflé qu'avec une barbe de cinq jours, ce n'était plus du tout le même homme. Et elle avait raison : pendant le tournage, quand je le regardais marcher dans la forêt, je me disais « Bon sang, mais c'est John Wayne ! »



# XABI MOLIA

Xabi Molia, 31 ans, entre en littérature à 22 ans avec « Fourbi » (2000), un premier roman publié chez Gallimard. Après des études de lettres à l'Ecole Normale Supérieure, il poursuit une carrière de romancier (couronnée par une Bourse d'écrivain de la Fondation Lagardère) et entreprend de réaliser ses premiers courts-métrages. En 2009, il réalise son premier long métrage **Huit fois debout**.



## Cinéma

**Avec vautours** (23') - 2003  
**L'invention du demi-tour** (16') - 2006  
**S'éloigner du rivage** (23') - 2007

**Huit fois debout** (1h43) - 2009

## Publications

**Fourbi**, Gallimard, roman, collection Blanche - 2000  
**Supplément aux mondes inhabités**, roman, Gallimard, collection Blanche - 2004  
**Le contraire du lieu**, poésie, Gallimard, collection Blanche - 2005  
**Reprise des hostilités**, roman, Seuil, collection Fiction et Cie - 2007  
**Vers le Nord**, bande dessinée, Sarbacane, dessins d'Élodie Jarret - 2009

# DENIS PODALYDÈS

Filmographie sélective



- **Neuilly sa mère!** de Gabriel Laferrière (2009)
- **Bancs publics (Versailles rive droite)** de Bruno Podalydès (2009)
- **Rien de personnel** de Mathias Gokalp (2009)
- **La journée de la jupe** de Jean-Paul Lilenfeld (2008)
- **Intrusions** de Emmanuel Bourdieu (2008)
- **La vie d'artiste** de Marc Fitoussi (2007)
- **Le quatrième morceau de la femme coupée en trois** de Laure Marsac (2007)
- **Le temps des porte-plumes** de Daniel Duval (2006)
- **Les âmes grises** de Yves Angelo (2005)
- **Le parfum de la dame en noir** de Bruno Podalydès (2005)
- **Le pont des Arts** de Eugène Green (2004)
- **Bienvenue en Suisse** de Léa Fazer (2004)
- **Vert paradis** de Emmanuel Bourdieu (2003)
- **Le mystère de la chambre jaune** de Bruno Podalydès (2003)
- **Il est plus facile pour un chameau...** de Valeria Bruni Tedeschi (2003)
- **Un monde presque paisible** de Michel Deville (2002)
- **Embrassez qui vous voudrez** de Michel Blanc (2002)

- **Laissez-passer** de Bertrand Tavernier (2002)
- **Candidature** de Emmanuel Bourdieu (2001)
- **Liberté-Oléron** de Bruno Podalydès (2001)
- **La chambre des officiers** de François Dupeyron (2001)
- **Les frères Soeur** de Frédéric Jardin (2000)
- **Dieu seul me voit** de Bruno Podalydès (1998)
- **Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)** de Arnaud Desplechin (1996)
- **Versailles Rive-Gauche** de Bruno Podalydès (1992)



# JULIE GAYET

Filmographie sélective

- **Un baiser s'il vous plaît** de Emmanuel Mouret (2007)
- **Mon meilleur ami** de Patrice Leconte (2006)
- **Les rois maudits** (TV) de Josée Dayan (2005)
- **Clara et moi** de Arnaud Viard (2004)
- **Lovely Rita** de Stéphane Clavier (2003)
- **La turbulence des fluides** de Manon Briand (2002)
- **La confusion des genres** de Ilan Duran Cohen (2000)
- **Pourquoi pas moi?** De Stéphane Giusti (1999)
- **Sélect Hôtel** de Laurent Bouhnik (1996)
- **Delphine 1, Yvan 0** de Dominique Farrugia (1996)

## LISTE ARTISTIQUE

|                    |           |
|--------------------|-----------|
| Julie Gayet        | Elsa      |
| Denis Podalydès    | Mathieu   |
| Mathieu Busson     | Boni      |
| Kevyn Frachon      | Etienne   |
| Constance Dollé    | Cécile    |
| Christian Erickson | Monroe    |
| Marc Bodnar        | Le vigile |

## LISTE TECHNIQUE

|                              |                        |
|------------------------------|------------------------|
| Scénario et réalisation      | Xabi Molia             |
| Directeur de la photographie | Martin de Chabaneix    |
| Ingénieur du son             | Benjamin Rosier        |
| Monteur image                | Sébastien Sarraillé    |
| Monteur son                  | Boris Chapelle         |
| Mixeur                       | Christophe Vingtrinier |
| Musique originale            | Hey hey my my          |
| Générique                    | Geronimo               |
| Directrice de production     | Anne Giraudau          |

|              |                              |
|--------------|------------------------------|
| Productrices | Christie Molia               |
|              | Julie Gayet & Nadia Turincev |

|            |                                                  |
|------------|--------------------------------------------------|
| Production | Moteur S'il Vous Plaît<br>et Rouge international |
|------------|--------------------------------------------------|

Avec la participation du CNC, de Canal +, Cinécinéma,  
le Conseil régional d'Aquitaine et le département de la Dordogne.  
En association avec les Soficas Arte / Cofinova 3  
et La banque Postale Image 2.

